

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Nord, le Sud, l'Amérique

Dominique Tessier

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37717ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tessier, D. (2000). Review of [Le Nord, le Sud, l'Amérique]. *Lettres québécoises*, (100), 29–30.

Le Nord, le Sud, l'Amérique

ROMAN
Dominique Tessier

En effectuant un retour sur les œuvres, on constate que la littérature québécoise est hétérogène. Phénomène réjouissant.

QU'EST-CE QU'UN LIVRE « IMPORTANT », qui fait date ? Celui, plus ou moins pérenne, qu'on lit encore des années après sa parution, ou celui qui a apporté des formes et un propos neufs au moment de sa publication ? C'est celui, sans doute, qui peut répondre dans une certaine mesure à ces deux critères. Cela dit, mon « palmarès » sera fatalement partiel, partial et, en définitive, frustrant pour ces écrivains dont les grands textes m'auront échappé.

Cette rétrospective capricieuse, il me faut l'ouvrir par *Soifs* (Boréal, 1995), le si extraordinairement dense roman de Marie-Claire Blais. L'écrivaine nous avait déjà habitués, par exemple dans *Visions d'Anna* (Stanké, 1982), à de très longues phrases parfois déployées sur plusieurs pages. *Soifs* pousse le procédé à l'extrême : une seule phrase compose ce livre où se déroulent, dans une île aux abords du golfe du Mexique, trois jours et trois nuits de festivités ininterrompues pour célébrer en même temps la naissance d'un enfant et la fin du siècle.



Sergio
Kokis

Autour de Renata, une quinquagénaire bourgeoisement mariée en quête de sensations fortes, gravitent des privilégiés, des pauvres, des écrivains, des artistes sidéens, de jeunes prostitués noirs, des réfugiés de la mer, bref une humanité entière, dont les voix tourmentées et souffrantes alternent et se répondent, est ici représentée. Ce *Soifs* éblouissant et apocalyptique m'apparaît comme « le » grand roman de la littérature québécoise.

Littérature qui, avec le temps, s'est mélangée de plus en plus, est allée voir ailleurs et s'est enrichie des écrivains d'ailleurs. Des œuvres riches nous viennent ainsi d'auteurs qui ne craignent plus de s'appropriier le monde. Marie-Claire Blais, donc, ou encore Pierre Samson, auteur d'une « trilogie brésilienne » où le Brésil, peut-être imaginé ou rêvé, est en tout cas recréé par une écriture qui, à l'évidence, ne s'occupe guère de la vérité documentaire. *Le Messie de Belém*, *Un garçon de compagnie* et *Il était une fois une ville* (Les Herbes rouges, 1996, 1997 et 1999) approfondissent, chacun à sa manière, les jeux du désir et de la passion paroxystiques. De funestes tragédies couvent, la mort rôde et, pour finir, le monde représenté ici sombre dans une sorte de folie hallucinée. Avec cette trilogie, nous sommes dans la démesure, dans une écriture du baroque et de l'extrême, dans l'onirisme aussi. Mais Samson est également de ces écrivains qui s'adonnent à des constructions savantes, et la démesure est maîtrisée par un style qui s'affirme déjà comme puissant et singulier.

Le Brésil de Sergio Kokis, arrivé au Québec « par hasard » après avoir postulé un emploi à l'hôpital psychiatrique de Gaspé, est-il plus réel que celui de Pierre Samson ? Kokis a connu, dans son pays d'origine, une existence tumultueuse qui sert de matériau au *Pavillon des miroirs*

(XYZ éditeur, 1994), un premier roman qui, lors de sa publication, fut couronné de plusieurs prix. À raison. À l'instar de Kokis, le narrateur est un peintre qui a immigré au Nord ; c'est par les formes et les couleurs de ses toiles que ressurgissent en sa mémoire les moments significatifs de l'existence brésilienne, de la tendre enfance jusqu'à la vingtaine. *Le pavillon des miroirs* est certes un roman sur le Brésil, l'exil, la mémoire, l'identité, mais sa structure éclatée en fait également une aventure littéraire des plus originales. Si l'exubérance, la luxuriance, la sensualité traversent ce livre, Kokis y poursuit en outre une réflexion qui rapproche parfois la fiction de l'essai. Il adoptera un ton similaire dans *L'art du maquillage* et *Le maître de jeu* (XYZ éditeur, 1996 et 1999), deux romans presque philosophiques qui ne trouvent guère d'équivalents dans le reste de la production québécoise.

C'est aussi un peintre que choisissait Monique Proulx pour narrateur de son *Homme invisible à la fenêtre* (Boréal, 1993). Max est paralysé depuis l'âge de dix-neuf ans, à cause d'un accident tragique dont les circonstances seront progressivement dévoilées ; sur ce dévoilement repose d'ailleurs l'armature même du roman. Rivé à sa nécessaire et « Fidèle Rossinante », il est entouré d'une foule de marginaux qui viennent chez lui se mettre à nu, qui « s'approchent tôt ou tard de leur gouffre personnel » tout en lui servant de modèles. Merveilleuse Monique Proulx, qui donne alors de ses personnages des descriptions qui ressemblent à des déclarations d'amour. Ainsi de l'obèse Julius Einhorne, dont les bourrelets deviennent des « lignes rondes, qui ne heurtent rien, [des] courbes pacifiques », et dont le corps énorme se transforme en un « contenant si luxuriant qu'il ne peut renfermer que des choses précieuses, un écrin à trésors ». Proulx parle ici du corps, des formes et des sens dans une prose généreuse et joyeuse, pour tout dire séduisante en diable. Et à son narrateur désabusé, « Casanova à roulettes » qui se fait l'observateur privilégié de son entourage, elle prête une ironie caustique qui permet d'éviter le pathos. Je ne peux m'empêcher de souligner encore les fulgurances dans l'écriture, les irrésistibles métaphores, les chutes éblouissantes qui viennent clore les chapitres...

Jérémie Hanse, le personnage qu'on rencontre dans *L'écrivain public*, de Pierre Yergeau (L'instant même, 1996), est, lui, un observateur discret qui entretient avec les autres et la réalité des relations malaisées. Enfant de la balle qui a grandi dans le cirque où son père était trapéziste, il devient un adulte maladroit, timide, en porte-à-faux avec le présent, habité par un passé énigmatique, et plutôt naïf au demeurant. Un parfait anti-héros, en somme. Comme le titre ne l'indique pas, *L'écrivain public* est une chronique abitibienne — cet homme introverti vit en effet



Monique
Proulx



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

TOUT UN VERTIGE

NOUVEAUTÉS

STÉPHANE-ALBERT BOULAIS

LE CYCLE DE L'INSTRUIT
(contes romanesques)

ANNE KIMBALL

MAX JACOB – JEAN COCTEAU
(correspondance 1917–1944)

PAUL ROUX

MAX ET LES BÂTISSEURS
(bande dessinée)
(projet du 25e anniversaire de Gatineau
et projet du millénaire)

JEAN-YVES ROY

LA FUNAMBULE
(poésie)

MARITÉ VILLENEUVE

PAYS D'ÉPAULE ET DE MOUSSE
(poésie)

Nous serons au stand 521 (Prologue)
au Salon du livre de Montréal

LA MAISON DE LA POÉSIE,
DES CONTES, DES LÉGENDES,
DES FABLES ET
DES ÉCRITS INTIMES

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca

en Abitibi —, sociale et familiale riche en scènes loufoques, étonnantes ou quotidiennes, et un livre où la mémoire semble constamment obsédée par le désir de retracer, de nommer, de traquer les sensations et les impressions du passé dans ce qu'elles ont d'essentiel.

Dans la détermination de notre modernité littéraire, dont Pierre Yergeau m'apparaît comme l'un des plus brillants représentants actuels, il faut rendre justice au *Miss Charlie* (Leméac, 1978), de Suzanne Paradis. Drôle d'histoire que celle-là, qui utilise, mais en le rénovant considérablement, le procédé du roman dans le roman. Charlie est donc la narratrice de *Miss Charlie*. Elle écrit un journal qui prend de plus en plus de place, et finit par devenir une sorte de roman à son tour. On lira aussi des extraits, en traduction, du roman de Gordon Mortimer, un écrivain étatsunien qui vient s'installer avec sa femme à Montrose, la maison voisine de celle de Charlie. D'un côté, le journal ; de l'autre, les extraits, sans oublier les relations ambiguës qui se nouent entre les deux protagonistes : la liaison amoureuse (dira-t-on pour simplifier) se complique de la concurrence plus ou moins avouée qu'installent ces deux écrivains, chacun ayant accès à l'univers et à la matière romanesques de l'autre, chacun jouant en même temps un rôle d'acteur et de témoin dans les affaires de l'autre. La superposition des situations et de personnages possédant de multiples avatars préside à la construction de *Miss Charlie*, un roman constitué de nombreux récits qui pourrait, jusqu'à un certain point, se donner à lire comme une tentative d'exposer, en ne le résolvant jamais, le rapport entre fiction et réalité.

Du labyrinthe de *Miss Charlie*, ces pérégrinations à travers le dernier quart de siècle m'amènent à celui de *La maison Trestler ou le 8^e jour d'Amérique*, de Madeleine Ouellette-Michalska (Québec Amérique, 1984). Célébrissime et très ancienne maison que celle-là, qui existe vraiment et fut photographiée à maintes reprises. L'écrivaine se l'est appropriée, réinventant, à partir de documents, l'existence de ceux qui l'ont habitée et visitée. S'y succèdent par exemple Catherine Trestler, femme du début du XIX^e siècle en qui la narratrice veut reconnaître, par-delà le temps, une sœur d'élection, ainsi que ces visiteurs d'hier — seigneurs, marchands, militaires — et d'aujourd'hui. L'imbrication des vies parallèles n'est que l'une des composantes d'un roman ambitieux dont le projet, plus vaste, vise à interroger l'Histoire, le mythe, et ultimement le Québec, « fausse Amérique, [...] toundra aride » aux yeux des Français, qui s'est peut-être fait dévorer, sans même qu'il y eût besoin de conquête militaire, par la « vraie » Amérique.

L'Amérique, ou plutôt une certaine idée de l'américanité, occupe un large pan de la littérature québécoise récente. De cette tendance, Louis Hamelin est sans conteste l'un des grands représentants. Dans son œuvre inégale mais crue et intense, j'avoue quelque prédilection pour *Cowboy* (XYZ éditeur, 1992), un roman dont l'action est située dans un village nordique baptisé Grande-Ourse. Ici cohabitent tant bien que mal Amérindiens et Blancs, et la civilisation est en totale délitescence. La pourvoirie Grande-Ourse, que les prospectus destinés aux riches touristes dépeignent comme un « paradis de chasse et pêche », est en réalité un « nord de la nuit » gouverné par l'alcool, le sexe, le racisme et la haine. Mais *Cowboy*, c'est aussi, par son écriture et son impulsion, un roman de l'américanité, cette américanité procédant, chez Hamelin, de la réappropriation de territoire, de l'inscription dans un continent. Louis Hamelin et les autres ont en somme découvert l'Amérique : voilà sans doute l'une des idées-forces qui se dégagent de la littérature québécoise des dernières décennies.



**Madeleine
Ouellette-
Michalska**